

Après la chaise le lit
le corps allongé dans les draps
le grand repos – l'image vient aisément –
laver le corps qui devient doux et sent bon
le déposer dans les draps qui portent encore
en eux les parfums du jardin

chaque matin peut-il être envisagé comme une renaissance possible ?
**

les yeux fermés il frotte ses joues dans une serviette
aspirant l'odeur de savon de mailles de coton
il est un homme qui se lave le visage
après l'avoir plongé maintes et maintes fois dans la boue

sa peau lisse
au plus profond des fines rides
il jurerait que s'y trouve incrustée à jamais
la boue
la boue qui vous fait homme et bête
avec la peur le souffle court l'impossible pensée de demain

la boue dont on s'accommode
**

Parce qu'il ne faudrait pas s'y tromper
s'il fallut un jour partir en guerre
c'est bien la sienne qu'il alla rejoindre
s'y poussa certes dans la frayeur mais s'y poussa
de toute sa force

de toute cette force de lui
qu'il connaissait à peine
que l'autre tenait dans ses mains
ricanait

de quelle partie sombre s'est-il saisi
qu'il voulut anéantir
tant elle grondait fort en lui

**

Il n'a rien oublié du jaune des pissenlits,
ni du vin coupé à l'eau où l'on plonge des biscuits

il n'a rien oublié de la fraîcheur des matins
qui entre par la fenêtre
les oiseaux piaillant le jour à peine levé
ce temps timidement en éveil

il a aimé ce temps douillet
et voudrait le croire encore douillet

à son fou perdu pourrait-il donner un peu de ce temps perdu
de cette tiédeur apaisée
ces heures dans le ralenti de celui qui n'a aucune impatience
les heures à venir

tout en taisant le doute

**

La pluie tombe sur les premières fleurs du jardin
les jonquilles les primevères
le soleil timide les nuits fraîches
et tant d'incertitudes encore au jardin

seul le banc de pierre demeure inchangé
l'enchaînement têtue des saisons

retrouvera-t-il les enchantements d'hier
en lui le monde épars

**

D'un oiseau laissé seul
il trouvera en lui un arbre
s'habiter d'une nouvelle peau
d'une nouvelle maison

l'autre n'a pas déserté
il est la pénombre de fin de journée
la rêverie penché à la fenêtre
le murmure à soi

**

Dans les heures chaudes de l'été la maison la cour le chemin
la route plus loin
les insectes bourdonnent dans le jardin
quelques voix au loin d'enfants qui jouent
quelques voix en lui très lointaines
il passe les heures dans cette méditation lente des plantes
à entretenir
et se dit que le bonheur n'est rien de plus